

CINÉ-CRITIQUE «L'écrivain public» de Jean-François Amiguet sort après une longue gestation

# Un divorce à l'helvétique

De la difficulté d'aimer: Amiguet et Anne Gonthier, sa scénariste de toujours, explorent les voies d'une rupture, du mensonge, d'une quête.

L'écrivain public, Suisse-France, 1993, de Jean-François Amiguet, avec Robin Renucci, Anna Galiena, Laurent Gréville, Florence Pernel et Michel Etcheverry. «Ni avec toi ni sans toi»: combien de couples ne sont-ils pas arrivés à ce terrible constat de la difficulté d'aimer?

Au cinéma, ces paroles sont à jamais liées aux époux trop parfaits du méconnu *The Happy Ending* (Richard Brooks, 1969) et aux amants maudits de *La Femme d'à côté* (François Truffaut, 1981). Voici aujourd'hui, sur un ton mineur, le couple tendrement déchiré de *L'Écrivain public*. Le temps d'un joli film (le qualificatif est vraiment incontournable), il vivra à son tour la formule, mais sans jamais oser l'exprimer.

Il y a un an que Jacques a convaincu Fanny de «se séparer ensemble», c'est-à-dire de ne pas se perdre de vue pour autant. Peu importe qui des deux est allé emménager dans l'immeuble en face, puisque le résultat serait le même: quotidiennement rappelé au souvenir de leur vie commune, Jacques sombre, malgré de charmantes consolations, dans la nostalgie de l'amour qui les unissait. Il se résout alors à un stratagème pour reconquérir Fanny: il fait écrire à un professionnel des lettres «d'amoureux secret» dont la destinataire ne sera jamais dupe. Pire, le jeu de séduction se complique par la présence de ce troisième personnage, qui aura quelque peine à se contenter du rôle qui lui a été assigné.

On le voit, Jean-François Amiguet et sa scénariste-complice de toujours, Anne Gonthier, ne se lassent pas d'explorer les incertitudes du cœur. Bouclant ici une sorte de trilogie entamée il y a dix ans avec *Alexandre* et poursuivie avec le plus remarqué *La Méridienne* (1987), ils semblent avoir cherché à allier un badinage réminiscent des films de Rohmer et un sens du tragique plus proche de Resnais. On ne saurait toutefois leur appliquer ce soupçon de sadisme et de détachement qui rend respectivement l'auteur des «contes moraux» et celui de *Mélo* si captivants. La comparaison renvoie le duo vaudois à une sensibilité à la fois plus littéraire, naïve et parfaitement aimable.

Les années passées à fignoler le scénario ont laissé des traces, pour le meilleur et pour le pire: une densité bienvenue contre un aspect un tantinet mécanique. Heureusement, Robin Renucci et Anna Galiena défendent à merveille leurs personnages. Mais ce qui fascine finalement le plus, c'est tout ce qui rend un film pourtant tourné en France voisine si distinctement helvétique: coïncé entre deux cultures (germanique et latine), débordant de hantises comme de gentillesse, il



Robin Renucci et Anna Galiena.

affiche son côté propre en ordre (lui est aiguilleur du ciel et elle, archéologue!) et sa poursuite-idée fixe du bonheur.

Typiquement indécis quant à la forme à donner à son catalyseur – l'impro-

vable écrivain public, entre Cupidon et Méphisto – le film envoie en fin de compte Fanny et Jacques voir ailleurs (en Crète) s'ils y sont. C'est oui et «je t'aime», déclaré en mentir vrai. On est

ému: un certain charme sentimental a opéré, auquel s'ajoute éventuellement le plaisir masochiste de s'être reconnu. (Sortie du film mercredi.)

Norbert Creutz

## «De la légèreté à la gravité»

– Pourquoi vous êtes-vous intéressé à ce thème, l'écrivain public?

– Le sujet principal du film, c'est le stratagème de Jacques (Robin Renucci), qui se trompe sur lui-même et sur ses sentiments. L'écrivain public sert d'intermédiaire, de «go-between» indispensable. Sans lui, le couple ne survivrait pas à ses contradictions.

– Vous semblez accorder beaucoup d'importance aux mots.

– C'est un des thèmes principaux du film. Le jeu avec le langage, la complicité à travers les mots créent le ciment de couple. De plus, il y a un grand rapport

entre le langage et le mensonge; parler c'est mentir, puisque les mots nous trahissent. Les personnages disent souvent le contraire de ce qu'ils ressentent. Mais cela ne peut être constamment le cas; il faut parfois arriver à une certaine vérité. Je crois que c'est ce que dit le film: la nécessité d'atteindre, à un certain moment, un «parler vrai».

– La musique du film a été composée par William Sheller. Pourquoi lui?

– Je désirais une musique intimiste, proche des sentiments des personnages; la musique de chambre s'est imposée rapidement, avant même de choisir le

compositeur. Je cherchais un musicien capable de passer d'un sentiment à l'autre, de la légèreté à la gravité, et William Sheller était un artiste tout indiqué.

– Votre long métrage est une coproduction franco-suisse. Est-ce une nécessité pour vous?

– Absolument. Cela m'a donné une liberté quasi totale. Je voulais réaliser quelque chose qui tente de se distancer du monde, de la réalité quotidienne. Par la beauté des décors, de la musique, des visages, des sentiments, je pense que mon film résiste au réel.

L.D.